LETTRES
DE MONSIEUR ***
A L'AUTEUR
DES NOUVELLES ECCLESIASTIQUES.

PREMIERE LETTRE.

IL n'y a perſonne, Monſieur, qui déſire plus que moi, que vous ne perdiez point courage dans le travail pénible dont vous êtes chargé depuis pluſieurs années. Je n'ai pas beſoin de longs diſcours, pour me perſuader qu'il eſt utile (*a*) d'apprendre chaque ſemaine pluſieurs choſes interreſſantes qui ſe paſſent dans l'Egliſe. Tel eſt l'avantage que me procurent les Nouvelles Eccleſiaſtiques. Je ſouhaite donc bien ſincerement que l'on continue de les donner. Et dans l'incertitude où je ſuis, ſi un autre que vous, aura pour les faire la bonne volonté & le talent que vous avez, qui que vous ſoyez, Monſieur, continués, s'il vous plaît, je n'ai garde de m'y oppoſer.

Mais avec du zele & du talent, on peut faire des fautes. Et quelque prévenu que je ſois en votre faveur, je vois celles qui ſe trouvent dans vos Nouvelles comme dans un autre Ecrit. J'ai beau me préparer avant que de les lire, (*b*) entrer, ce me ſemble, dans les diſpoſitions requiſes

(*a*) C'eſt ce que montre parfaitement bien M. le Gros dans le *Diſcours ſur les Nouvelles Eccleſiaſtiques* : mais c'eſt auſſi ce que perſonne ne conteſte, & ne conteſtoit avant ce *Diſcours*.

(*b*) Dans le tems que l'on fait à Paris les plaintes les plus graves contre les *Nouvelles Eccleſiaſtiques*, & que le Nouvelliſte en fournit chaque jour de nouveaux ſujets, dont tout le monde eſt témoin, M. le Gros nous envoye d'Hollande un beau diſcours, dans lequel il nous apprend que toutes ces plaintes ſont mal fondées, que l'on a tort de les faire, que ce que l'on avoit regardé juſqu'à préſent à Paris comme des fautes conſidérables, n'eſt rien ou preſque rien, tout au plus de légeres imperfections, inévitables à l'infirmité humaine, telles à peu près qu'il s'en trouve dans les ouvrages les plus parfaits : *Nul Ecrit humain*, dit-il à cette occaſion, *n'eſt exemt de tout défaut*. Ce qui fait, ſelon M le Gros, que l'on voit d'autres défauts dans les Nouvelles, c'eſt que l'on n'entre pas en les liſant dans de certaines diſpoſitions. Il faut faire cette lecture *avec confiance & avec charité*, & croire que c'eſt toujours la charité qui fait parler le Nouvelliſte. Ainſi la charité qui nous laiſſe nos yeux pour voir tous les autres Ecrits tels qu'ils ſont, & notre raiſon pour en juger ſainement, doit nous aveugler ſur les Nouvelles Eccleſiaſtiques. On ne ſçait comment qualifier cet endroit du diſcours de M. le Gros ; mais il faut ſe contenter d'obſerver qu'il eſt peu digne de ce Théologien.

Digitized by Google

pour une telle lecture ; vous attribuer autant qu'il m'eſt poſſible, les meilleures intentions du monde. Je les vois toujours telles qu'elles ſont ; j'y remarque des défauts eſſentiels ; j'en ſuis affligé ; & je me demande à moi-même, ſi l'auteur ne pourroit donc pas les éviter.

Oui ſans doute, M. vous le pouvez ; & c'eſt pour vous y engager, que je me ſuis déterminé à vous écrire quelques Lettres. Si vous en profités, vos Nouvelles deviendront plus utiles, & ceſſeront de nuire aux fidéles. Si vous ne jugez pas à propos d'y avoir égard, elles ſerviront du moins d'avertiſſement à pluſieurs de vos lecteurs ; elles les rendront plus attentifs ; elles pourront détruire dans quelques uns les mauvaiſes impreſſions que vous leur avez données, & prévenir celles que vous pourriez leur donner dans la ſuite ; elles leur apprendront ſur-tout à ſe donner bien de garde de former toujours & *ſur chaque choſe*, leur jugement ſur le vôtre.

Ce ſont là, M. les vûes que je me propoſe dans l'examen, ou, ſi vous voulez, la critique que je vais faire de vos Nouvelles. Je ne prendrai que celles qui ont paru depuis la fin de 1732. juſqu'à préſent : & ainſi je me renferme dans l'eſpace d'environ trois années.

A l'égard des feuilles qui ſont de date plus ancienne, je veux ſeulement vous dire en paſſant, qu'il s'en falloit bien qu'elles fuſſent exemtes de défauts. Il y en avoit même d'aſſez conſidérables pour exciter les plaintes d'un grand nombre de perſonnes, reſpectables par leur pieté & leurs lumieres. Et ces perſonnes, M. je ſuis fâché de vous le dire, étoient des *Appellans* ; & pour la plûpart, ce qui eſt aſſez ſingulier, *ceux même que l'on appelle aujourd'hui* avec raiſon *Convulſionniſtes*. Ils étoient fort mécontens de vous, ils s'en plaignoient ſérieuſement ; & il eſt étonnant, M. que vous l'aïez ignoré ; ou, ſi vous l'avez ſçû, que vous l'aïez oublié. C'étoit une choſe ſi connue parmi nous, & ſa notoriété m'eſt encore ſi préſente, que j'ai été obligé, ne pouvant croire à mes propres yeux, de lire plus d'une fois l'endroit de votre Nouvelle du 23 Novembre dernier, p. 184. col. 2. où vous prétendez *pouvoir dire qu'avant la diſpute des convulſions*, TOUS *les Appellans vous honoroient de leur approbation*. Croïez moi, M. ne le dites plus ; & une autre fois, tâchez d'être mieux informé. Avant la diſpute des convulſions, le très-grand nombre des Appellans un peu connus, improuvoient vos Nouvelles ſur pluſieurs points ; & vos cenſeurs les plus ſéveres, étoient préciſément ceux que nous voïons le plus déclarés pour le divin des convulſions. Ils ſont aujourd'hui très-indulgens, il eſt vrai : on voit même en eux de la vivacité & de l'ardeur, pour vous défendre contre quiconque prend la liberté de ſe plaindre. Mais je n'en ſuis pas ſurpris. Vous montrez beaucoup de zéle pour la grande œuvre qu'ils ont réſolu de diviniſer ; vous faites profeſſion de penſer & de parler comme eux ; vous les ſervez bien & à leur maniere ; vous entrez dans toutes leurs vûes ; vous êtes leur interprête & leur écho pour répandre par tout leurs idées ; vous parlez toujours de leurs ouvrages & de leurs perſonnes avec de grands éloges ; & vous faites au contraire tout ce qui eſt en

Voyez la feuille du 23. Nov. dernier, p. 184. col. 2.

Digitized by Google

vous pour prévenir contre leurs Adverſaires; vous êtes en un mot le Secretaire, non des Appellans, mais des Convulſionniſtes. N'eſt-il pas juſte & naturel, qu'ils deviennent à leur tour vos protecteurs & vos panégyriſtes? Ils le ſont, comme vous voïez, non ſeulement par reconnoiſſance, mais auſſi par interêt. (a) Vous êtes pour ces Meſſieurs un homme important & néceſſaire. Et il leur eſt d'une grande conſéquence de ne point ſouffrir que l'on entame votre réputation, ou que l'on affoibliſſe votre autorité. Car enfin, M. de qui prenez-vous les *conſeils*, que vous reconnoiſſez vous être néceſſaires, pour apprendre aux fidéles à *penſer & à juger* DE CHAQUE CHOSE COMME ILS LE DOIVENT? Vous ne permettez pas de l'ignorer, & je crois que vous me diſpenſés de prouver, que ce n'eſt point aux Anticonvulſionniſtes que vous vous addreſſés, pour vous mettre en état de remplir comme il faut un miniſtere ſi nouveau, ſi difficile & ſi dangereux....

Feuille du 6. Dec. 1735. p. 190. col. 2.

Mais en voilà aſſez ſur cet article que je ne touche que par occaſion. Vous voïez donc, M. qu'il n'eſt point du tout étonnant que les Convulſionniſtes ſoient ſi fort de vos amis. Ils travaillent pour eux en faiſant votre apologie. Mais ne vous flattés pas encore une fois, qu'*avant la diſpute des convulſions*, ils euſſent de vos Nouvelles l'idée qu'ils en ont aujourd'hui. Ils les voïoient alors telles qu'elles étoient, comme nous les voïons encore à préſent telles qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, très-défectueuſes. Non ſeulement ils le remarquoient, mais ils en étoient vivement touchés: ils en parloient & en écrivoient à leurs amis avec beaucoup de force.

Si vous m'en demandez des preuves, je vous avouerai que je n'en ai point de publiques à vous produire. Je ne vois point que ces Meſſieurs aïent rien imprimé contre vous. Et je n'ai garde de blâmer cette conduite, qui a pû être très-légitime pendant un certain tems, & lorſqu'il étoit encore permis d'eſpérer, que vous ne forceriez pas vos amis à emploïer pour vous corriger les voïes ordinaires. Mais je puis vous aſſurer, M. que leur improbation n'en a pas été moins réelle, quoiqu'elle ne ſoit pas imprimée. Je pourrois vous dire que j'en ai été moi-même témoin pluſieurs fois; & qui eſt-ce qui ne l'a pas été? Mais j'aime mieux vous renvoïer aux perſonnes mêmes que j'ai ici en vûe. Je ne crains point leur réponſe, parce que je les crois trop ſinceres pour deſavouer un fait dont plus de cent perſonnes ont comme moi une entiere certitude. Demandez-leur en même-tems, ſi vous le jugez

(a) Pour prévenir toute chicanne, il eſt bon d'avertir que l'on eſt très-éloigné d'attribuer ici aux Convulſionniſtes la moindre idée de complot dans l'affaire des convulſions. Ce complot eſt une vraïe chimére. Tout ce que l'on dit, & qui eſt très-vrai, c'eſt que ces Meſſieurs regardent comme un grand avantage, dont ils ne manquent pas de profiter, de pouvoir faire mettre dans les *Nouvelles*, tout ce qu'ils jugent favorable à leur cauſe. C'eſt une eſpece de Factum qui leur eſt fort commode, où ils diſent tout ce qui leur plaît, & comme il leur plaît, & par lequel ils forment le jugement de quantité de bonnes perſonnes, ſur-tout dans les Provinces. Au reſte, on ne parle d'aucun des Convulſionniſtes en particulier.

Digitized by Google

à propos, quel étoit le ſujet de leurs plaintes, & ce qu'elles trouvoient de repréhenſible dans vos Nouvelles. Car mon deſſein n'eſt pas de vous examiner ſur ces premieres fautes, qui ſont couvertes en quelque ſorte par celles où vous tombez tous les jours depuis plus de trois ans. Je me contente de vous rappeller à ce ſujet certaines régles que feu M. l'Abbé Duguet crut qu'il étoit néceſſaire de vous donner, dans le tems qu'il étoit encore aux Bergeries, & par conſéquent, M. avant qu'il partît pour la Hollande (*a*). Si le non uſage vous les a fait oublier, vous les retrouverez en ſubſtance dans ſa lettre au Confrere Pinel, qui fut écrite avant que vous euſſiez déclaré votre ſentiment ſur les convulſions. Reliſez cette Lettre, M. & tâchés de vous rappeller ces règles ſi ſages & ſi néceſſaires qui vous furent communiquées. Vous y apprendrez, ſans aller chercher ailleurs, (*b*) quel étoit le ſujet des plaintes & du mécontentement de M. Duguet, & ce que l'on avoit alors à vous reprocher.

Je ne ſçai au reſte pourquoi vous n'avez pas excepté cet illuſtre auteur de cette fouſe d'approbateurs, que vous vous imaginez avoir eu avant la diſpute des convulſions. Dès que vous portiez le ſcrupule, jusqu'à en ôter le Pere Le Courrayer, quoiqu'il ne mérite pas, comme vous le dites fort bien, d'être compté parmi les Appellans, vous au-

Feuille du 23. Nov. 1735. col. derniere.

(*a*) Le Nouvelliſte & ſes Partiſans veulent abſolument que l'on date l'oppoſition de M. Duguet aux Nouvelles Eccleſiaſtiques, du tems qu'il étoit en Hollande. Ce fut alors, ſelon M. le Gros, (*Diſc. n. 69.*) que *M. Duguet* COMMENÇA *à croire qu'on s'écartoit dans les Nouvelles, des régles du reſpect, de la charité & de la ſageſſe.* Il eſt pourtant certain que M. Duguet, étant encore en France, & pluſieurs mois avant ſon départ, avoit remarqué de grands défauts dans les *Nouvelles*, & que pour y remedier, il avoit donné quelques régles. *Mais*, dit-on, *l'auteur des Nouvelles, avant que de ſe charger de la continuation de cet* Ouvrage, *donné par une autre perſonne pendant quelques années, avoit conſulté... M. Duguet. Ce grand homme l'y avoit déterminé,... il lui en avoit tracé le plan, & en avoit enſuite approuvé l'exécution* (*ibid.*) Tout cela peut être, & ne détruit point ce que l'on vient d'avancer. Il ne s'agit que de diſtinguer deux choſes, qui ne ſe reſſemblent pas toujours, le commencement & la ſuite.

(*b*) La réponſe de ces Meſſieurs, lorſqu'on cite M. Duguet, comme improuvant bien des choſes dans les *Nouvelles*, c'eſt, dit-on, qu'il étoit prévenu; & ſa prévention venoit de ce que *l'auteur des Nouvelles avoit refuſé d'y inſerer le récit de ſa ſortie hors du Roiaume.* (*Diſc n 69.*) Mais ces régles que M. Duguet donna, pour reformer les *Nouvelles*, avant ſon départ pour la Hollande, étoient-elles auſſi l'effet de cette prévention? Et dans ſa Lettre imprimée contre le Nouvelliſte, ne trouve-t'on pas des raiſons ſolides, & de juſtes ſujets de plaintes? Pourquoi attribuer à paſſion & à mauvaiſe humeur, dans un homme auſſi pieux que M. Duguet, des diſpoſitions & une démarche dont on voit d'ailleurs les motifs? Il n'eſt pas fort étonnant que M. Duguet ait vû dans les Nouvelles des défauts que tant d'autres y remarquoient. Et s'il eſt le ſeul qui ait crû alors ne pas devoir diſſimuler ce qu'il en penſoit, pour ſe laver des reproches qu'une approbation apparente pouvoit attirer aux Appellans, & pour ne pas paroître autoriſer un Ecrit qu'il regardoit comme dangereux, il n'y a rien là de ſurprenant pour quiconque connoiſſoit la droiture de cœur de ce grand homme, & ſon zele pour l'honneur de la Religion & de la cauſe qu'il défendoit depuis ſi long-tems en tant de manieres.

Digitized by Google

riez pû faire quelque mention de M. Duguet. C'étoit toujours *un homme de moins*; & un homme qui assurément pouvoit être compté. Avouez, M. que l'on pourroit vous dire ici bien des choses. Mais ce n'est pas là mon objet, & je dois me souvenir des bornes que je me suis prescrites. Je ne remonte point, comme je vous l'ai dit, dans l'examen que je vais faire de vos Nouvelles au-delà du mois de Décembre 1732. Je vous annonce par là assez clairement, que ce sera sur l'affaire des convulsions, dont M. l'Abbé Duguet n'a point parlé en écrivant contre vous, que j'aurai l'honneur de vous entretenir.

Il est vrai, M. que depuis *la dispute à laquelle cet évenement a donné lieu*, on est fort mécontent de vous, & beaucoup plus encore qu'on ne l'étoit auparavant. On a même été obligé de vous le témoigner, & de se plaindre de tems en tems, par quelques lignes qu'on a placées en differens Ecrits, & que vous auriez dû regarder comme de salutaires avertissemens dont il falloit profiter. Néanmoins le sujet de ces plaintes & de ce mécontentement n'*est* pas précisément votre *maniere de penser sur les convulsions*, comme vous le dites dans la Nouvelle que j'ai déja citée, & où il paroit que vous vous proposez d'avoir une espece d'éclaircissement avec vos adversaires. Vous pouviez penser que les convulsions sont l'œuvre de Dieu, & faire même entrevoir à vos Lecteurs, que vous étiez dans ce sentiment. En vous bornant là, vous n'auriez vû personne s'élever contre vos Nouvelles, au moins sur cet article. On vous plaindroit, on seroit affligé de vous voir donner dans une pareille illusion; mais on n'iroit pas plus loin. Aussi vous pouvez remarquer que dans ces petits avis que l'on vous a donnés indirectement, on ne vous attaque jamais sur le sentiment que vous avez cru devoir prendre dans cette dispute, Ce n'*est* donc point encore une fois, M. *votre maniere de penser*, mais, puisqu'il faut vous le dire, c'est *votre maniere de parler sur les convulsions, qui indispose contre vous*, ou plûtôt contre vos Nouvelles, un si grand nombre d'*Appellans*.

Voïez encore la derniere col. de la feuille du 23. Novembre 1735. ibid.

Je pourrois d'abord vous représenter que vous en parlez trop, infiniment trop; & je suis bien assûré que le Public diroit que j'ai raison. Il est excédé, M. de vous entendre sans fin parler convulsions; il en a jusqu'à la satiété. On a compté les feuilles que vous avez données depuis le 6 Decembre 1732. jusqu'au 4 Février 1736. & de 174. il y en a environ 100. où il est question de convulsions, & plusieurs de suite qui sont toutes remplies de convulsions, & où l'on ne voit rien autre chose.

Ce qu'il y a ici de plus fâcheux, c'est qu'un grand nombre de personnes, fatiguées d'entendre toujours parler de ce qui ne les interesse que fort médiocrement, prennent le parti de laisser là vos Nouvelles; & ainsi il arrive qu'un Ecrit qui de sa nature pourroit être très-utile, par les raisons que tout le monde sçait, & qui sont fort bien présentées dans le *Discours* de M. le Gros, tombe peu à peu, se décrédite insensiblement & se trouve enfin à la veille d'un décri presque universel.

Vous aurez beau faire observer à vos Lecteurs qu'il s'agit ici d'une affaire de Religion, d'un évenement très-important; vous direz même,

Digitized by Google

Lettr. 12. p. 52. si vous voulez, avec M. Poncet, que *c'eſt un grand ſigne qui nous eſt donné de la part de Dieu, auquel il veut que nous nous rendions attentifs :* on ſçait à peu près quelle eſt la valeur de ces grands mots, & ils n'empêcheront point que l'on ne s'ennuye, & qu'à la fin on ne ſe dégoute de vos Nouvelles.

Vous n'aviez qu'un moyen pour obtenir grace de vos Lecteurs, & ménager leur patience : c'étoit de les dédommager par le récit de quelques hiſtoires curieuſes & remarquables de differentes ſcénes de convulſions. Vous en ſçaviez ſans doute plus qu'un autre, vous à l'oreille (& à la plume) de qui rien n'échappe, même ce qu'il y a de plus caché & qui devroit toujours l'être : *auris zeli audit omnia.* Il faut convenir qu'il s'eſt paſſé dans les convulſions d'aſſez plaiſantes choſes, qui auroient pû, au moins pendant quelque tems, récréer le Public ; & dès que vous étiez réſolu de l'entretenir fort au long ſur ce phénoméne, vous n'aviez certainement rien de mieux à faire que de les lui apprendre, en faiſant une deſcription exacte de deux ou trois ſéances de quelques Convulſionnaires de la premiere claſſe. Bien entendu, M. que vous en auriez retranché tout ce qui bleſſe la pudeur, & que nos oreilles ne pourroient ſoutenir. Perſonne n'auroit exigé de vous que vous euſſiez porté l'exactitude & la fidelité au-delà de ces bornes ; & on eût été content, pourvû ſeulement que vous euſſiez averti que la modeſtie vous obligeoit de ſupprimer pluſieurs circonſtances. Vos Lecteurs trouvant une eſpece d'amuſement à lire de ſemblables hiſtoires rapportées avec cette précaution, vous auroient peut être plus aiſément pardonné de longs & fréquens articles touchant les convulſions.

Frontiſpice des Nouv. pour l'année 1733.

Cette méthode eût même été de quelque utilité, puiſqu'elle auroit appris à connoître en détail & d'une maniere exacte, ce que c'étoit que cette œuvre ſi profonde & ſi myſtérieuſe des convulſions, qui faiſoit tant de bruit, & dont on vouloit abſolument que Dieu fût l'auteur : connoiſſance que vous regardiez ſans doute comme néceſſaire aux fidéles, & que tout le monde n'étoit pas à portée d'acquérir par la vûe même des convulſions, & l'aſſiſtance au ſpectacle : connoiſſance que M. Poncet deſiroit ſi ardemment, comme vous ſçavez, que l'on procurât à l'Egliſe, par une hiſtoire ſuivie & détaillée. Y avoit-il rien en effet de plus raiſonnable, dès que l'on travailloit avec ardeur à faire prendre aux Fidéles un parti dans la diſpute ? Je ſuis donc étonné, M. de ce que ce n'a point été là votre principal objet ; & j'en ſuis d'autant plus étonné, que vous accuſez vos adverſaires dans pluſieurs de vos Nouvelles, de donner une fauſſe idée des convulſions, en chargeant trop dans le portrait qu'ils en font, le côté qui n'eſt pas favorable. Quoi de plus ſimple, & en même tems de plus efficace pour les confondre, & remettre en honneur les convulſions, que de les expoſer ſimplement telles qu'elles étoient, ſur tout dans les acteurs & actrices les plus illuſtres & les plus connus ? Enfin, M. la nature de votre Ecrit, qui eſt une eſpece de Gazette, mais Gazette honorable pour celui qui en eſt chargé ; la nature, dis-je, d'un tel Ecrit, c'eſt de contenir des faits, & rien autre choſe.

Digitized by Google

Je mets, comme vous jugez bien, au rang des faits les discours des Convulsionnaires, qui sont un grand objet dans l'œuvre, & qui en font ce qu'on appelle la portion prophétique, en y joignant les prédictions détachées, la pénétration des cœurs, le discernement des reliques & des personnes, la connoissance des decrets de Dieu sur le sort éternel des hommes. Il falloit, M. nous faire connoître tous ces grands dons, répandus avec tant de profusion sur plusieurs Convulsionnaires, nous apprendre leur espece & leur qualité, en nous faisant remarquer, par exemple, que ceux mêmes qui en étoient le plus favorisés, ne sçavoient pour l'ordinaire ce qu'ils disoient lorsqu'ils prédisoient l'avenir, ou qu'ils devinoient les pensées secretes, & qu'il étoit très-rare qu'ils eussent le bonheur de rencontrer juste : rapporter ensuite quelques exemples de ces diverses prédictions & divinations dans toutes leurs circonstances. Vous pouviez aussi nous faire part de quelques-uns de ces discours si vantés ; en donner tantôt de grands & de magnifiques, comme celui dont M. Poncet a gratifié le Public à la fin de sa douziéme Lettre, où l'on voit le Prophete discoureur, rempli, touché, pénétré de vûes sublimes, & en même tems bien terribles pour les adversaires de l'œuvre ; tantôt de moins sérieux & de moins élevés, comme ceux que M. F. a produit à la fin de sa *Réponse à la Plainte faite au nom de Charlotte* ; discours dans l'un desquels on voit le Prophéte à cause de la longue habitude de la prophétie, & des fréquentes communications du S. Esprit, badiner avec l'Etre suprême, porter la familiarité avec le Toutpuissant, jusqu'au point de jouer une partie de dez avec Dieu le Pere, & d'y intéresser Jesus Christ son Fils qu'il désigne comme un camarade par cette expression, CELUI-LA : le tout de peur, dit le Prophéte, de s'ennuyer (avec Dieu) en attendant je ne sçai pas quoi ; & dans l'autre c'est encore le même Prophéte, qui par une suite toute naturelle du mêlange, ne paroît pas moins familier avec le Démon qu'avec Dieu : il est occupé à lui *faire lâcher un papier*, il bataille long-tems avec lui, & il l'apostrophe dans un langage qui n'est connu que parmi les polissons.

Certainement, M. une telle variété, de grave & de puerile, de sérieux & de comique, d'édifiant & d'impie, qui ne se trouve pas seulement dans les discours, mais aussi dans les opérations des Convulsionnaires, auroit interessé vos Lecteurs, & eût été très-propre à les décider sur la grande question qui nous divise, sçavoir si l'œuvre des convulsions, avec cette bigarrure & ce mêlange, est miraculeuse & divine. Il est donc évident, je le répete, que vous deviez prendre pour méthode, en parlant des convulsions, d'exposer les faits dans le vrai & au naturel. Cependant vous ne l'avez pas suivie, & vous avez mieux aimé ne nous donner de tout ce qui se passoit que des idées vagues, qui ne font jamais la même impression qu'un récit détaillé. Vous nous avez fourni avec complaisance de longs extraits, ornés de vos réflexions, & quelquefois même des copies entieres de quantité d'ouvrages des Convulsionnistes, qui avoient été lûs & jugés avant que vous eussiez prononcé. Voilà de quoi

Digitized by Google

vous nous occupez depuis plus de trois ans, & voilà ce qui nous a ennuyé & ce qui nous dégoute de vos Nouvelles.

Mais plût à Dieu que l'on n'eût point d'autre reproche plus grave & plus sérieux à vous faire, & que la plus grande faute dont vous vous êtes rendu coupable en parlant des convulsions, fût de l'avoir fait d'une maniere très-ennuyeuse & fort inutile! La réparation vous seroit facile, & nous vous aurions bien-tôt pardonné. Je n'aurois pas même l'honneur de vous écrire, espérant que les plaintes que l'on fait de toutes parts, vous engageroient enfin à ne plus fatiguer le Public, en lui parlant sans cesse d'une œuvre, sur laquelle les Ecrits & les évenemens publics & journaliers doivent ouvrir les yeux de tous ceux qui ne sont point déterminés à les fermer. Malheureusement, M. il s'en faut beaucoup que vous soyiez dans des termes si favorables; & c'est ce que je vous ferai voir dans les Lettres suivantes. Je finis celle ci; je craindrois qu'elle ne devînt trop longue, si j'entrois en matiere. J'ai l'honneur d'être très-sincerement,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Le 4 Février 1736.

Digitized by Google